

**Christian Windler - M'hamed Oualdi, Esclaves et  
maîtres. Les mamelouks des beys de Tunis du XVII<sup>e</sup>  
siècle aux années 1880**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6588>

DOI : [10.4000/cdlm.6588](https://doi.org/10.4000/cdlm.6588)

ISSN : 1773-0201

**Éditeur**

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 juin 2012

Pagination : 419-422

ISBN : 978-2-914-561-58-7

ISSN : 0395-9317

**Référence électronique**

« Christian Windler - M'hamed Oualdi, Esclaves et maîtres. Les mamelouks des beys de Tunis du xvii<sup>e</sup> siècle aux années 1880 », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 84 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2012, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6588> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.6588>

---

M'hamed Oualdi, *Esclaves et maîtres.*  
*Les mamelouks des beys de Tunis du XVII<sup>e</sup> siècle*  
*aux années 1880*, Paris, Publications  
de la Sorbonne, 2011 (Bibliothèque  
historique des Pays d'Islam 3)

Si l'on pouvait entrevoir l'importance des mamelouks au service des beys de Tunis à travers les correspondances consulaires et les récits de voyage européens, qui mentionnaient les « renégats » comme des personnages-clés de la cour du Bardo, ce groupe attendait pourtant une monographie qui précisât ses traits caractéristiques, ses relations avec les beys et ses transformations entre l'émergence d'un pouvoir beylical dynastique au XVII<sup>e</sup> siècle et l'établissement du Protectorat français. En effet, la recherche s'était centrée sur l'étude de quelques mamelouks particulièrement saillants, notamment des réformateurs comme Khayr al-Dīn. Ces quelques individus apparaissaient, assez paradoxalement, comme les précurseurs d'une modernité tunisienne, alors que le groupe auquel ils appartenaient pouvait difficilement être récupéré pour la construction d'une histoire nationale. Ainsi, dans son étude, remarquable à d'autres égards, sur la Tunisie de Husayn bin 'Alī (1705-1740), où il distingue « Turcs », « citadins » et « bédouins » comme les cadres dominants d'une analyse de la société tunisienne, Mohamed-Hédi Cherif accorde très peu de place aux mamelouks, qu'il décrit comme un des éléments de la « marginalité » de la construction étatique husaynide « par rapport au corps du pays et à celui de la société profonde ». Khalifa Chater, dans un travail portant cependant sur la période qui connut l'apogée de leur influence, puis le commencement de sa décadence, mentionne seulement en passant les mamelouks comme un des trois appuis allogènes essentiels de l'État husaynide. Il les caractérise « comme de simples hommes de service » ; « étymologiquement ses esclaves, lui devant tout [...], ils ne peuvent qu'être des agents du pouvoir, de simples subordonnés ». Dans sa synthèse récente sur l'histoire de la Tunisie au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, excellente par ailleurs, Kenneth J. Perkins n'est guère plus explicite.

Avec sa thèse de doctorat, M'hamed Oualdi remplit donc un vide d'autant plus surprenant que la connaissance des mamelouks s'avère centrale pour l'histoire de la Tunisie husaynide. Il s'attache à mettre en lumière ce qu'étaient ces « esclaves » qui étaient à la fois des « maîtres », puisqu'ils participaient dans des fonctions clés à l'exercice du pouvoir beylical.

L'auteur évoque d'abord la difficulté de définir les «mamelouks», «dépendants d'un maître plus qu'esclaves» (p. 60), caractérisés par l'«extranéité» qui résultait du brouillage des origines au profit de l'attachement au service des beys par la création d'une parenté fictive, de la conversion à l'Islam, de l'adoption d'un nouveau nom sous l'œil du maître. À la suite de Jacques Berque, Oualdi définit le groupe par «le service du prince et un mode d'accession au pouvoir» (p. 61). Cette définition recouvre pourtant une forte hétérogénéité interne; en effet, les mamelouks exerçaient une grande diversité de fonctions – des modestes lieutenances jusqu'au vizirat – et jouissaient à des degrés très inégaux de la faveur de leurs maîtres, ce qui explique aussi la grande diversité de leur situation matérielle. Si les mamelouks retrouvaient quand même une cohésion de groupe, c'était «dans les classifications administratives, par distinction avec des serviteurs chrétiens et des serviteurs autochtones ancrés dans la province, et lorsqu'[ils] proclam[ai]ent et défend[ai]ent leur esprit de corps» (p. 37).

Quoique, du XVII<sup>e</sup> jusque dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les mamelouks fussent restés des figures clés au service du pouvoir beylical, leur influence connut cependant, entre les années 1640 et les années 1760, un premier temps de recul, conséquence de la répartition du commandement entre les fils des beys, qui mettaient ainsi en valeur leurs descendants pour asseoir un pouvoir patrimonial et dynastique. C'est à partir des années 1760 que l'influence des mamelouks dans le gouvernement du beylik s'accrut de nouveau (chapitre 3). Ils vinrent alors à jouer un rôle-clé au palais, dans le vizirat, dans l'administration de la capitale, dans les camps fiscaux et dans une partie des caïdats. Face à des interprétations attachées à décrire l'enracinement d'un pouvoir allogène, qui ont expliqué cette ascension par la volonté de Hammūda bey de contrebalancer les miliciens turcs, Oualdi souligne, sur la base du dépouillement de registres de gratification, le nombre relativement modeste des mamelouks au Bardo (n'atteignant pas 300 dans les années 1820) et l'ottomanisation progressive du recrutement (les origines grecques et caucasiennes). Plutôt que dans leur nombre, l'importance des mamelouks résidait dans les positions auxquelles certains arrivaient dans la maisonnée du bey (chapitre 4). Distinguant entre mamelouks du vestibule et mamelouks du sérail, Oualdi montre comment ces derniers vivaient au plus près des beys: éduqués au palais avec les princes et mariés à des princesses, les plus influents exerçaient, à l'âge adulte, des fonctions d'éducation et de surveillance à l'égard des princes. Les alliances matrimoniales avec des princesses contribuaient à entériner leur inscription dans le lignage princier et leur promotion sociale, leur permettant en même temps la fondation de maisonnées propres.

La position de ces mamelouks à la tête de maisonnées propres liées par alliance matrimoniale à la dynastie régnante restait empreinte d'ambiguïté (chapitre 5). Éloignés du maître, c'était des serviteurs qui «servent et se servent» (p. 163), participant de l'extension de l'autorité des Husaynides. Prenant comme exemple le contrôle des sceaux, l'auteur explique le passage du service domestique à celui du gouvernement. Comme chefs de troupes, gardes des Sceaux, trésoriers et vizirs, les mamelouks étaient inclus dans les cercles de la consultation. Acquirent-ils ainsi la primauté sur les scribes et les hommes de religion? Oualdi y apporte une

réponse nuancée, soulignant les bases différentes sur lesquelles reposait l'autorité de ces groupes. Ainsi, les hommes de religion étaient-ils respectés pour le poids de leur parole, les fonctions de médiation, la capacité à légitimer le gouvernement et à s'y opposer. Le rôle des mamelouks dans les finances beylicales illustre toute l'ambiguïté de leur position : Bien que le fait d'être chargés des affaires de leurs maîtres en tant qu'esclaves n'empêchât pas les mamelouks de constituer des fortunes considérables, celles-ci restaient exposées à tous les périls.

L'emprise des mamelouks atteint son point culminant dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment même où le renouvellement de leur corps fut mis en danger par la restriction de la traite d'esclaves, la montée des experts européens et, finalement, la fonctionnarisation du gouvernement. Dans la seconde partie de son ouvrage, M'hamed Oualdi étudie ces transformations qui, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, aboutirent à la dissolution du corps mamelouk.

Les conséquences qu'avaient les mesures anti-esclavagistes sont là pour rappeler le statut particulier d'une élite marquée par la dépendance personnelle (chapitre 6). Alors que la fin des traites d'esclaves européens laissait encore ouverte la possibilité de se tourner vers la Grèce et le Caucase pour se procurer des mamelouks, en 1846, l'affranchissement général des esclaves dans le beylik de Tunis remit en cause les relations de dépendance elles-mêmes. À partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la demande en experts européens, notamment dans le domaine militaire et médical, avait commencé à transformer les cadres du service beylical. Bien que libres et non convertis à l'Islam, ces experts étaient intégrés au palais, constituant finalement une concurrence pour les mamelouks.

Dans une analyse tout en nuances, Oualdi met en lumière l'ambivalence du rôle des mamelouks dans les réformes du XIX<sup>e</sup> siècle (chapitre 7). Certains dignitaires mamelouks furent, à court terme, bénéficiaires des réformes qu'ils contribuaient à mettre en œuvre. Quoique, face au tarissement de la traite, la dynastie husaynide dût s'appuyer davantage sur des « fils du pays », les mamelouks semblaient gagner à leur tour : des fonctions dans l'armée et l'administration, le prestige des uniformes et des décorations, montré à travers le nouveau genre artistique du portrait. En réalité, on décèle une transformation des relations de dépendance personnelle, une fidélité plus routinière se mettant à la place du don de soi, la séparation des foyers familiaux et du champ administratif, l'introduction de hiérarchies militaires et administratives formelles à la place d'un ordre qui particularisait les serviteurs du makhzen selon leurs origines, leurs lignages et leurs relations de dépendance personnelle.

Bien que, jusqu'à l'établissement du protectorat, des mamelouks se distinguassent à la tête du gouvernement, tentant de promouvoir leurs fils par une éducation d'inspiration européenne, leur corps commença à se fondre dans l'ensemble des administrateurs beylicaux (chapitre 8). Si, face à la thèse d'une « universalisation de la condition mamelouke » (Ernest Gellner), Oualdi s'incline à voir à l'œuvre une « fonctionnarisation des serviteurs du bey », son analyse reste pourtant toute en nuances. Ainsi, le recrutement d'« enfants du pays » fut d'abord à son tour conçu comme un élargissement de la parenté fictive qui liait les mamelouks à la dynastie, de même que l'École polytechnique du Bardo peut être

considérée comme une prolongation de l'éducation des mamelouks au palais. Cependant, face à cette généralisation de la parenté fictive, de nouveaux discours d'appartenance à la patrie et à l'« umma » firent leur apparition.

Les années 1860 et 1870 furent caractérisées par l'épuisement et la dissolution du corps des mamelouks, qui devinrent l'objet de multiples rejets (chapitre 10) : « Le mamelouk, tel qu'il était conçu et employé, distingué par ses origines lointaines, réelles ou fictives, placé sous la forte dépendance de ses maîtres, remplacé génération après génération par des rapports extérieurs au palais, parvenant à fonder une lignée dans son pays d'accueil, n'avait plus lieu d'être dans les années 1870-1880. Après la série de coups que lui avaient portés les mouvements abolitionnistes et l'amenuisement progressif des traites serviles, cette figure était terrassée par celle du fonctionnaire, par l'emprise de la finance et par la rapidité de transport des bateaux à vapeur. » (p. 397)

L'étude des mamelouks des beys de Tunis, réalisée par M'hamed Oualdi, s'avère ainsi non seulement comme une pièce essentielle pour comprendre le fonctionnement du pouvoir husaynide entre le xvii<sup>e</sup> et la fin du xix<sup>e</sup> siècle, mais aussi comme un angle d'approche propice pour mieux comprendre les douloureuses transformations de la société du beylik à la veille du Protectorat français. À un moment où la Tunisie se conçoit un nouvel avenir, cette analyse fine d'une élite de pouvoir, associant une vaste érudition à la maîtrise des problématiques scientifiques, alimente aussi la réflexion sur la multiplicité des modernités méditerranéennes. Ce travail, à la hauteur des « grandes thèses » françaises d'antan, fera date dans l'historiographie de la Tunisie et, plus généralement, du Maghreb ottoman.

*Christian WINDLER*  
*Université de Berne, Suisse*